

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

VII.

EL-MANSOURA

Les ruines imposantes d'El-Mansoura, à deux kilomètres ouest de Tlemcen, rappellent un des épisodes les plus mémorables de l'histoire de cette ancienne capitale. Avant de les décrire et d'entretenir le lecteur des inscriptions que nous y avons recueillies, nous essaierons de retracer la suite des événements au milieu desquels cette cité s'improvisa, grandit et tomba.

Vers le milieu du VII^e siècle de l'hégire, le vaste empire élevé des deux côtés de la Méditerranée, par les Almohades, croule de toutes parts. En Afrique, trois dynasties rivales se partagent ses débris et se taillent chacune un royaume dans ses dépouilles. Les Beni-Merîn, maîtres de Fez, Maroc et Mekinès, fondent un empire marocain; les Abdelouadites se rendent souverains indépendants de Tlemcen et du Maghreb central; les Beni Hafs font de Tunis le siège d'une royauté qui reconnaît pour vassales les principautés de Bougie et de Constantine. Les deux premières de ces dynasties rentrent seules dans le cadre du sujet qui nous occupe.

Elles étaient issues toutes deux d'une même souche, la grande tribu berbère des Zenata; mais, malgré cette communauté d'origine, elles étaient divisées, depuis un temps immémorial, par une rivalité profonde, qui se traduisait, en maintes rencontres, par des

conflits sanglants. Longtemps les forces furent à peu près égales de part et d'autre, et les succès partagés; mais le jour où les émirs merinides se virent maîtres de toutes les places fortes, du Maghreb el-Aksa, et où leur armée se recruta des débris de celle des Almohades, ils commencèrent à opposer à leurs rivaux des forces supérieures. Dès lors, la fortune sembla les favoriser davantage, et les efforts d'habileté et d'audace, déployés dans ces luttes incessantes par les Abdelouadites, furent rarement heureux. Yar'moracen ben Zeiyan, le vaillant émir de Tlemcen, subit trois rudes échecs, dans trois rencontres successives avec son fier ennemi, Abou Youçof Yak'oub Ibn Abd el-H'ak. La sanglante défaite de Kharzoura, en 679 (1280-81) acheva de briser son orgueil. Il comprit qu'il n'était plus de taille à lutter contre *ce lion terrible*, comme l'appelle l'historien Ibn-Khaldoun, et qu'il fallait faire ployer son propre génie devant celui de ce guerrier, *dont les résolutions étaient inébranlables*. Il s'avoua vaincu. Appelant son fils Othman auprès de lui, à son lit de mort, il lui adressa ces paroles : « Ne te flatte pas » de pouvoir lutter contre les Beni Merin. Ne sors jamais en rase » campagne pour leur livrer bataille, mais tiens-toi à l'abri de tes » remparts, s'ils viennent t'attaquer. »

Pénétré de la sagesse de ces conseils, Othman, aussitôt qu'il fut parvenu au pouvoir, se hâta de conclure la paix avec Abou Youçof. Celui-ci mourut peu de temps après, laissant les rênes de l'empire merinide à son fils Abou Yak'oub. (Hég. 684. — J.-C. 1285-86.)

Cinq années s'écoulèrent sans qu'aucun dissentiment nouveau vint troubler cette alliance. Mais au commencement de 689, un intrigant qui avait suscité une révolte à Fez, s'étant réfugié à Tlemcen pour se soustraire au châtimement qui l'attendait dans son pays, l'émir merinide demanda son extradition. Othman la refusa, manquant ainsi à la foi jurée. La guerre s'en suivit. Abou Y'acoub fond sur le territoire ennemi, ravage les récoltes sur son passage, et s'avance à marche forcée jusque sous les murs de Tlemcen, à l'abri desquels Othman s'était prudemment retiré. L'émir merinide ne se sentant pas assez fort pour tenter un assaut, regagna la frontière, après avoir détruit le château fort d'Imama et quelques autres postes fortifiés qui défendaient les abords de la ville abdelouadite. Othman, désormais peu confiant en ses seules ressources, négocie un traité d'alliance avec le sultan d'Espagne Ibn-el-Amer; des promesses et des présents s'échangent par ambassadeurs, entre les deux

princes. Presque en même temps, des embarras suscités à l'émir merinide dans les principautés qui tiennent encore pour lui de l'autre côté du détroit, le forcent à quitter précipitamment le Maghreb. Tlemcen respire. Cinq nouvelles années de paix permettent au souverain abdelouadite de reculer les limites de son royaume vers l'Est, de se ménager, pour les éventualités à venir, la coopération des grandes tribus, et d'agrandir les moyens de défense de sa capitale. Cette politique n'est que trop tôt justifiée par les événements. En 695 (1295-76), l'infatigable Abou Yak'oub, qui a rétabli ses affaires en Espagne, reparaît de nouveau, plein de ressentiment contre son rival. Il pénètre sur son territoire, s'empare d'Oujda, dont il fait raser les fortifications; puis, il atteint Nedroma, et tient cette place assiégée pendant quarante jours; mais, désespérant de la réduire, il revient à Fez. L'année suivante, il se remet en campagne, marche droit sur Tlemcen, et rencontre presque sous les murs de cette place, l'armée abdelouadite, qu'il met en déroute. L'émir Othman se réfugie à l'abri de ses remparts, et tient bon, pendant plusieurs jours de siège. Abou Yak'oub manquant de vivres, n'ayant pas de points d'appui suffisants dans le pays, et n'entrevoyant guère la possibilité d'amener la place à composition, lève son camp et repasse la frontière. Mais en Djoumada 697 (avril 1298), il reparaît devant Tlemcen avec des forces supérieures. Selon l'énergique expression d'Ibn-Khaldoun, *il entoure la ville avec son armée, ainsi que le Halo entoure la lune*: il fait usage d'une puissante machine de guerre, que les Arabes appelaient *K'our ez Ziar*, sorte d'arbalète à claveçon, dont l'effet sur l'ennemi ne répond pas à son attente. Après sept mois d'inutiles efforts, les assiégés opposant toujours une résistance acharnée, il abandonne ses positions et ajourne ses projets de vengeance. Toutefois, cette campagne n'est pas sans résultats; Tlemcen a beaucoup souffert; la possession d'Oujda, de Nedroma et de quelques autres points importants du territoire abdelouadite, est désormais assurée, et l'émir merinide y laisse garnison.

Enfin, au commencement du printemps de l'année 698 (mars 1299), Abou Yak'oub quitte Fez à la tête d'une armée nombreuse et avec des approvisionnements considérables, résolu à frapper un coup décisif. Ici commence une lutte pleine d'émouvantes péripéties, lutte qui rappelle les temps antiques, et fait songer aux héros d'Homère. Cinq siècles et demi et trente générations ont passé, sans que le souvenir s'en soit effacé de la mémoire des Tlemcénien.

Le 2 chaban (6 mai 1299), l'armée merinide est en vue de Tlemcen. Le sultan Abou Y'akoub prend position dans la grande plaine qui avoisine la ville, du côté de l'ouest. L'émir Othman et les guerriers Abdelouadites se renferment dans l'intérieur de la place, à l'abri de ses remparts réputés imprenables. L'expérience des guerres précédentes a convaincu Abou Y'akoub de l'impossibilité d'emporter la ville d'assaut; ce qu'il va tenter maintenant, c'est de la réduire par la famine. Il entreprend donc un blocus en règle. Il fait entourer la place d'un mur de circonvallation, bordé d'un fossé très profond; un châtimement sévère est réservé à quiconque essaiera de faire passer des vivres aux assiégés, et afin de mieux découvrir l'approche des convois, des veuettes sont postées sur toutes les hauteurs voisines. *Un esprit, un être invisible*, dit Ibn-Khaldoun, *aurait eu de la peine à pénétrer dans la ville*.

En même temps, le sultan jette les fondements d'une grande cité à l'endroit même où il avait établi son camp. Cette *nouvelle Tlemcen* est destinée à écraser sa rivale. Après avoir pris ces diverses dispositions, Abou Yak'oub fait rayonner des détachements de son armée dans toutes les directions. Tallout, Honeïne, Oran, Mostaganem se soumettent à son autorité, sans presque avoir opposé de résistance; les grandes tribus des Toudjin et des Maghraoua, si remuantes et si fières de leur indépendance, le reconnaissent pour suzerain. Entraînées par cet exemple, les villes les plus importantes du Maghreb central, Tenès, Cherchel, Medea et Miliana accueillent ses lieutenants et se proclament vassales de l'empire merinide. Alger, qui avait hésité un instant, fait aussi acte de soumission.

Enfin, en moins de deux années, l'émir de Tlemcen, toujours bloqué dans sa capitale, a perdu toutes ses places fortes, et le sultan marocain commence à recueillir les fruits de son habile tactique. La *ville neuve* qu'il a fondée, prend un accroissement prodigieux. Voici dans quels termes en parle l'historien que nous avons déjà cité :

« A l'endroit où l'armée avait dressé ses tentes, s'éleva un palais
» pour la résidence du souverain. Ce vaste emplacement fut entouré
» d'une muraille, et se remplit de grandes maisons, de vastes édifices,
» de palais magnifiques et de jardins traversés par des ruisseaux.
» Ce fut en l'an 702 (1302-3) que le sultan fit bâtir l'enceinte de
» murs, et qu'il forma ainsi une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population, que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains,

» des caravansérails et un hôpital, ainsi qu'une mosquée où l'on
» célébrait la prière du vendredi, et dont le minaret était d'une
» hauteur extraordinaire. Cette ville reçut, de son fondateur, le
» nom d'*El Mansoura*, c'est-à-dire *la victorieuse*. De jour en jour,
» elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de den-
» rées et de négociants venus de tous les pays; aussi prit-elle
» bientôt le premier rang parmi les villes du Maghreb. »

La renommée des exploits d'Abou Yak'oub s'étend au loin. Les princes Hafside de Tunis recherchent son alliance; le souverain d'Egypte lui envoie des ambassadeurs chargés de magnifiques présents. Il lui vient même une députation de la Mecque; les chérifs, maîtres de la ville sainte, lui demandent son amitié et se mettent sous sa protection royale.

Tandis que le sultan Mérinide poursuivait le cours de ses succès au-dehors, il n'en continuait pas avec moins de persévérance et d'activité le blocus de Tlemcen. L'état de la place allait chaque jour en empirant. Les assiégés faisaient des sorties rarement heureuses; les Catapultes (*El-Medjanik*) lançaient sur les remparts et les maisons de la ville d'énormes boulets de pierre qui y portaient la ruine; les épidémies et la disette achevaient de désoler la capitale abdelouadite. L'émir Othman, réputé parmi les plus braves, mourut en 703 (1303-4), la cinquième année du siège. Abou-Zeiyan-Mohammed, son fils aîné, fut proclamé son successeur.

Le jour même de l'élévation au pouvoir du nouveau sultan, raconte Ibn-Khaldoun, « les Beni Abd el-Ouad firent une sortie con-
» tre l'ennemi, selon leur habitude quotidienne; ils se battirent
» avec une telle bravoure, que l'on aurait supposé Othman en-
» core vivant. Abou-Yak'oub apprit dans son camp la nouvelle de
» la mort d'Othman et il en fut péniblement affecté; mais il éprouva
» surtout un vif étonnement en voyant les Beni Abd el-Ouad se
» battre avec autant d'ardeur qu'auparavant. »

Cependant, de jour en jour, la population assiégée était réduite aux plus dures extrémités. On en vint, dit encore le même historien, à manger les cadavres des chats, des rats, et même, assure-t-on de la chair humaine. On arracha les toitures des maisons pour se procurer du bois à brûler. Les vivres, devenus d'une rareté excessive, atteignaient un prix énorme. Ainsi, un chat ou un chien se vendait un mithcal et demi d'or (15 francs); un rat ou un serpent valait dix dirhems (5 francs); et encore, ajoute naïvement le chroniqueur, ne s'en procurait-on pas facilement.

Yah'ya-Ibn-Khaldoun, frère du célèbre auteur de l'histoire des Berbers, rapporte que cent vingt mille personnes périrent pendant la durée du blocus. Jean-Léon l'Africain, qui entre également dans de grands détails sur ce siège mémorable, dépeint la consternation des assiégés réduits au désespoir par la famine, et qui viennent en foule faire entendre leurs lamentations sous les murs du Mechouar. Le sultan les fait introduire auprès de lui et leur dit « qu'il expo-
» serait volontiers sa propre chair à rassasier un chacun, s'il pen-
» sait qu'elle fût suffisante à réprimer cette mortelle famine, esti-
» mant que ce serait encore bien peu, à comparaison de leur ap-
» prouvée et par lui bien sondée fidélité à son endroit. Il n'eut pas
» plutôt mis fin à ses paroles, qu'à l'heure même il leur fit voir
» quelles étaient les viandes appareillées pour son souper, qui
» furent reconnues pour chair de cheval cuite avec de l'orge et
» feuilles d'oranger, tellement que la souffrette du Roi fut jugée
» beaucoup plus grande et urgente que celle de la plus infime et
» mécanique de la cité (1). »

Dans cette situation critique, la place ne pouvait plus tenir longtemps, malgré le courage héroïque de ses défenseurs qui, puisant une force suprême dans le désespoir, multipliaient leurs sorties contre les assiégeants. Ils y faisaient des prodiges de valeur. L'auteur de l'ouvrage intitulé *Dorer-el-R'horer*, cité par Mohammed-et-Tenessi, dit :

« J'ai vu moi-même les guerriers tlemcénien marcher intrépi-
» dement contre les cavaliers ennemis, les mettre en pleine déroute
» et leur rendre impossible le retour au combat, ce qui a excité en
» moi la plus grande admiration pour leur bravoure, »

Mais le nombre de ces preux allait chaque jour diminuant, et il était réduit à mille vers la fin du siège.

Le blocus durait depuis huit ans et trois mois, sans interruption, lorsqu'un matin, le Sultan Abou-Zeiyan fit appeler l'intendant de sa maison. Il lui demanda combien il restait de blé dans les magasins du palais. Sur la réponse de cet officier, qui déclara qu'il n'en restait plus qu'une quantité à peine suffisante pour deux jours, le Sultan lui recommanda le secret, et alla s'enfermer dans une chambre de son palais, il y réfléchissait tristement à cette situation désespérée, lorsque son frère, Abou-H'animou-Mouça, vint le

(1) J. Leonis Africani de totius Africae descriptione libri novem. Traduction française par Jean Temporal, in-folio, Lyon, 1556.

rejoindre. Le Sultan lui confia alors la mauvaise nouvelle qu'il venait d'apprendre. « La douleur qu'ils en ressentirent tous les » deux, dit l'historien, fut si grande, qu'ils restèrent assis pendant » un temps sans pouvoir proférer une parole. »

En ce même moment, une esclave parut. Elle venait de la part des dames de la famille royale, qui faisaient dire au Sultan, qu'étant sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi, elles le suppliaient *de ménager en elles son propre honneur et de les envoyer lui-même à la mort, afin de leur épargner la honte de la captivité.*

« En entendant ce message, Abou-H'ammou fut très-ému et se » tourna vers son frère en disant : Elles ont bien raison, et il ne » faut pas les faire attendre. Abou-Zeiyan lui répondit : Mon cher » Mouça, attendons encore trois jours; peut-être qu'après tant de » malheurs, Dieu pourvoira à notre délivrance. Ce terme passé, » ne me demande pas de conseil au sujet de ces femmes; mais » fais-les égorger par les juifs et par les chrétiens: tu viendras » ensuite me trouver et nous ferons une sortie à la tête de nos » gens; nous combattons jusqu'à la mort, et Dieu aura accompli » sa volonté. Abou-Hamou se fâcha et ne voulut entendre parler » d'aucun délai. Par Dieu, s'écria-t-il en se levant, tu vas attendre » et les laisser déshonorer ainsi que nous! Il sortit alors tout en » colère, et le Sultan Abou-Zeyan fondit en larmes (1). »

Le jour même où cette scène pathétique s'était passée dans l'intérieur du palais, un événement inattendu vint mettre un terme aux maux sous le poids desquels Tlemcen était sur le point de succomber. Le Sultan Merinide est assassiné sous sa tente par un de ses esclaves. La nouvelle en est apportée à l'Emir abdelouadite par un messenger d'Abou-Thabet, petit-fils d'Abou-Yak'oub et son successeur désigné. Ce prince fait savoir en même temps au Sultan de Tlemcen, qu'il rencontre un compétiteur au pouvoir dans la personne de son oncle Abou-Salem, qui vient de se faire proclamer à El-Mansoura; il annonce qu'il est décidé à le combattre à outrance pour faire prévaloir ses droits; dans ce but, il réclame l'assistance d'Abou-Zeiyan, lui demandant un asile en cas de revers, et lui promettant de lever le siège et de décamper avec l'armée merinide s'il parvenait à se faire reconnaître pour souverain. Le Sultan de Tlemcen s'empresse d'acquiescer à ces propositions.

(1) Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berb.*, t. 3, p. 379.

Abou-Thabet est vainqueur, et, fidèle à sa parole, il fait cesser le blocus et conclut un traité de paix avec Abou Zeiyan.

« Ce fut ainsi, dit Ibn-Khaldoun, que Dieu vint délivrer la famille de Yar'moracen, les Beni Abd el-Ouad et les habitants de Tlemcen. On les eût pris pour des morts ressuscités de leurs tombeaux. Afin de rappeler le souvenir de cet événement, ils firent inscrire sur leur monnaie cette légende :

» *Combien est proche le secours de Dieu !* »

مَا أَقْرَبَ جَرِّ اللَّهِ

Le nouveau Sultan merinide, rappelé précipitamment dans le Maghreb pour y réprimer un soulèvement, se hâta de repasser la frontière avec toute son armée. Au moment de quitter El-Mansoura, il chargea un de ses visirs de présider à l'évacuation de cette place qui renfermait, outre une nombreuse population, quantité de magasins remplis d'approvisionnements et un matériel de guerre considérable. Les habitants partirent successivement, classe par classe, et en se retirant lui-même, le visir laissa la place tout-à-fait vide. Abou-Thabet acheva de remplir ses engagements envers son nouvel allié, le Sultan de Tlemcen, en lui rendant toutes les villes du Maghreb central, ainsi que les pays des Toudjin et des Maghraoua.

Ces événements se passaient dans le courant de dou-l'kâda 706 (mai 1307).

Tlemcen voit sept années de paix succéder aux sept années de guerre qui l'ont si rudement éprouvée. Les Abdelouadites se maintiennent vis-à-vis des Merinides sur le pied d'alliés fidèles jusqu'en 714 (1314-15). A cette époque, le sultan Marocain est Abou-Saïd ; Abou-H'ammou-Mouça I^{er}, successeur d'Abou-Zeiyan, règne à Tlemcen. Abou-H'ammou, commettant la même faute politique que son père Othman, et au risque de s'exposer aux mêmes représailles, mécontente son allié, en donnant asile dans sa capitale à un chef de révoltés dont le Sultan merinide réclame vainement l'extradition. Abou-Saïd, pour tirer vengeance de cette perfidie, fait une incursion sur le territoire de Tlemcen, assiège inutilement Oujda, dévaste les campagnes et se replie précipitamment sur le Maghreb. De graves embarras à l'intérieur de son empire le forcent de faire son ressentiment et de temporiser avec sa ven-

geance. Ce n'est seulement que quinze ans plus tard, en 730 (1329-30), que ce même prince reprend ses vues sur Tlemcen. Dans le but d'écraser plus sûrement son ennemi, il conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec le sultan Hafsîde, de Tunis, qui avait lui-même certains griefs contre l'Emir des Beni Abd el-Ouad. Mais Abou-Saïd meurt cette même année, sans avoir pu tenter l'entreprise. Son fils et successeur, Abou-l-Hacen-Ali, hérite à la fois de sa puissance royale et de ses projets. Toutefois, comme il veut frapper au cœur la souveraineté abdelouadite, et ne l'attaquer qu'à coup sûr, il temporise pendant cinq années et dispose ainsi lentement les préparatifs d'une formidable expédition, qui devait rappeler celle de son aïeul Abou-Yak'oub.

Vers la fin de l'an 735 (août 1335), Abou-l-H'acen, le *Sultan Noir* des récits populaires, ouvre résolument la campagne (1); Oujda, la première, tombe sous ses coups; il prend Nédroma d'assaut et en fait passer la garnison par les armes; puis il marche sur Tlemcen, prend position à El-Mansoura et commence aussitôt l'investissement de la place.

L'Emir des Beni Abd el-Ouad est Abou Tachfin I^{er}, fils et successeur d'Abou-H'ammou. C'est un guerrier plein de rudesse et d'une bravoure sauvage; il se prépare à une vigoureuse résistance. Abou-l-H'acen, après avoir complètement cerné la ville et coupé toutes ses communications avec le dehors, détache ses meilleurs officiers, à la tête de fortes colonnes, pour parcourir, dans un rayon étendu, les contrées soumises à la domination abdelouadite. Cette tactique a un plein succès. Dans l'espace de quelques mois, les Toudjin, les Maghraoua, Oran, Ténès, Alger, Miliana et tous les points principaux du Maghreb central sont amenés à composition et reconnaissent la suzeraineté du Sultan merinide.

Cependant, le siège continue sans interruption. Abou-l-H'acen est semblable au lion qui guette sa proie; il ne laisse pas se passer un jour sans inquiéter l'ennemi. Il gagne du terrain et se rapproche de plus en plus de la place assiégée; alors il fait construire des tours assez élevées pour dominer les remparts de la ville, et du haut de ces édifices, il la foudroie avec ses catapultes. La situation des assiégés empire; ils tentent une sortie qui leur est

(1) *Solt'an-l-Ekh'al*. La couleur de son teint lui avait, sans doute, valu ce surnom. Abou-l-Hacen était mulâtre. Son père, Othman, l'avait eu d'une négresse appelée El-Amber.

fatale; les plus braves de leurs guerriers y tombent mortellement frappés.

Abou-'l-Hacen, exalté par ce succès, serre la place de plus près; assiégés et assiégeants, pleins d'une égale ardeur, en viennent à se mesurer, face à face, à l'arme blanche. Abou-'l-Hacen n'hésite plus; il ordonne l'assaut de plusieurs côtés à la fois, et, au bout de quelques heures, les efforts surhumains des défenseurs de la place venant se briser contre l'élan irrésistible des guerriers merinides, Tlemcen, enlevée de vive force, tombe au pouvoir d'Abou-'l-Hacen.

Ce grave événement se consommait le 27 de Ramadan 737 1^{er} mai 1337).

Le Sultan, à la tête de son armée, fait une entrée triomphale dans la capitale vaincue; il n'y pénètre que sur des cadavres. Il se dirige vers le Méchouar, où devait se jouer la dernière scène de ce drame héroïque.

Abou-Tachfin, entouré d'une poignée de braves demeurés fidèles à sa mauvaise fortune, attend le vainqueur de pied-ferme, à la porte de sa citadelle. Ecrasé par le nombre, il succombe et ses malheureux compagnons avec lui. Leurs têtes, tranchées par le sabre, sont promenées, sanglants trophées, à travers la ville. La soldatesque met les maisons au pillage; la confusion est générale; les habitants consternés cherchent à fuir: mais la plupart tombent étouffés dans la foule ou écrasés sous les pieds des chevaux.

« Le passage qui donnait entrée dans la ville du côté du Cou-
» chant, et qui avait une porte à chacune de ses extrémités
» (*Bab-el-Guechchout*), s'emplit de cadavres à un tel point, qu'à
» peine pouvait-on passer sous la voûte. »

Abou-'l-Hacen, cœur généreux autant que brave, cédant non moins à son propre mouvement qu'aux supplications des deux Muftis de la ville, ordonne la cessation du pillage et met un terme aux violences exercées sur les habitants.

Ce second siège de Tlemcen avait duré vingt mois (1).

(1) Indépendamment de l'ouvrage d'Ibn Khaldoun, où les faits abondent, nous avons consulté, pour l'histoire des deux sièges de Tlemcen, Mohammed-et-Tenessi, *Hist. des Beni Zeïyan*, trad. Bargès, 1862; — J. Léon l'Africain, *De totius Africae descriptione, libri novem*, trad. de Jean Temporal, 1556; — Marmol Caravajal, *La descripción general de Africa*, trad. de Perrot d'Ablancourt, 1667; —

Abou 'l-H'acen, à qui sa brillante conquête fit décerner le titre de *El-Mansour B'Illah*, le victorieux par la grâce de Dieu, s'occupa immédiatement d'organiser le pays que la prise de Tlemcen venait de faire tomber en son pouvoir. Il fit preuve, en cette circonstance, d'une intelligence très-déliée et d'une haute habileté politique. Mais nous ne prétendons pas pousser plus loin le récit d'événements qui deviendraient étrangers à notre sujet. Il nous suffira d'ajouter que la souveraineté de Tlemcen et du Maghreb central demeura vingt-deux années, sauf une courte interruption, inféodée à la dynastie merinide, de 1337 à 1359 de notre ère. Abou-'l-Hacen et son successeur Abou Einan Farès dotèrent Tlemcen de monuments remarquables et de fondations importantes, dont nous aurons occasion d'entretenir le lecteur dans la suite de ce travail.

Hâtons-nous de revenir à El-Mansoura. Cette ville improvisée au matin d'une bataille, était sortie de terre comme par enchantement, et tout d'une pièce, pour ainsi dire. Une seule nuit, suivant la tradition arabe, avait suffi au maître du Maghreb pour la bâtir avec l'aide des génies. Elle s'éleva, avec une incroyable rapidité, à un haut degré de prospérité et de splendeur, sous l'impulsion énergique et puissante du sultan Abou Yak'oub.

Devenue la résidence de ce souverain, qui y avait transporté sa cour, elle put, un instant, éclipser Fez et offrir toutes les ressources, tout le luxe même d'une grande capitale. Lors de l'évacuation, qui eut lieu après la mort de son fondateur et à la suite des événements que nous avons racontés, le sultan merinide Abou Thabet stipula, dans son traité avec l'émir de Tlemcen, que la ville neuve (car ce nom était également passé en usage), serait respectée et qu'il ne serait porté aucune atteinte aux monuments qui la décoraient. Cette clause fut observée durant quelques années, et tant que la bonne intelligence continua de régner entre les deux voisins. Mais aussitôt que leur alliance fut rompue, El Mansoura eut, à son tour, un siège à subir, celui des démolisseurs. Son enceinte fut en partie démantelée par ordre des émirs âbdelouadites, et ses monuments, à l'exception de la grande mosquée, furent tous plus ou moins endommagés. Abou 'l-H'acen, lors du second blocus, s'occupa de relever El-Mansoura ; il en acheva la restauration, dès qu'il se vit maître de Tlemcen, et s'y fit même construire un palais

J.-B. Grammaye, *Africae illustratae libri decem*, 1622; — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 1765.

qui devint sa résidence favorite. Mais lorsque les Beni Zeiyan eurent reconquis la capitale de leurs ancêtres, El Mansoura fut frappée d'un arrêt de destruction, cette fois sans appel, car les sultans du Maghreb ne devaient plus songer à la relever.

Elles furent donc l'ouvrage des hommes, non moins que celui du temps, ces ruines qui nous étonnent encore aujourd'hui par leur grandeur. Elles sont disséminées sur une superficie de cent et un hectares, qu'entoure une enceinte de murs crénelés bâtis en blocs de pisé, dont la solidité égale celle du ciment romain. Cette enceinte affecte à peu près la forme d'un trapèze, et elle offre un développement périmétrique de quatre mille quatre-vingt-quinze mètres. Elle était percée de quatre portes orientées aux quatre points cardinaux. La muraille a une épaisseur d'un mètre et demi; sa hauteur, de sa base au faite des créneaux, atteint environ douze mètres. Elle est bordée, dans tout son pourtour intérieur, d'une plate-forme qui permettait aux archers d'opérer librement leurs manœuvres. La surface des parois était recouverte d'un solide enduit à la chaux, que le temps n'a pas fait entièrement disparaître. Les deux côtés Sud et Est de ce rempart gigantesque sont les plus endommagés; ils présentent, toutefois, des vestiges suffisants pour qu'on puisse suivre l'ancien tracé et reconstruire, par la pensée, la partie qui n'est plus. Le côté Nord a beaucoup moins souffert des ravages du temps; il est encore à moitié debout. Quant au côté Ouest, il est demeuré à peu près intact. Des tours bastionnées, à créneaux, se reliant à la muraille, et distantes entre elles de trente-cinq à quarante mètres, complétaient, dans l'ordre des usages militaires du temps, le système défensif de la place.

Dans l'intérieur de l'enceinte, des pans de murs à demi-écroulés ou gisant sur le sol, marquent les endroits où s'élevaient des constructions importantes. Un canal en pisé, qui alimentait les fontaines et les réservoirs publics, est encore bien conservé; nos colons l'ont, en partie, utilisé pour l'irrigation de leurs terres. On remarque aussi un pont voûté, large de 40 mètres, et bâti en briques, jeté sur le ravin qui coupe la route, près de la porte orientale.

Mais, parmi tous ces débris cinq fois séculaires, l'attention se porte, par une préférence bien justifiée, sur les ruines monumentales qui couvrent un petit mamelon hérissé de roches calcaires, et confinant presque à l'enceinte, non loin de la porte qui s'ouvre au couchant. Un minaret, d'une structure hardie, domine ma-

jestueusement ces ruines. Là, s'élevait une mosquée, bâtie dans des proportions grandioses. Sa carcasse de pisé encore debout forme un rectangle de cent mètres sur soixante de côté, mesurant, par conséquent, cinq mille six cents mètres de superficie. Elle est orientée du Nord-Ouest au Sud-Est. Ses murs, qui n'ont pas moins d'un mètre et demi d'épaisseur, étaient percés de treize portes. On dirait que le sultan Merinide, le jour où il conçut le projet de ce superbe édifice, eut le dessein d'humilier l'orgueil du sultan de Tlemcen, qui prétendait posséder, dans la grande mosquée de sa capitale, un monument unique et jusqu'alors sans rival. Il y réussit ; ces vastes débris l'attestent. Aujourd'hui encore, comme il y six siècles, les deux minarets se regardent et semblent se défier de loin. Celui d'El Mansoura, bien qu'il ne soit plus que l'ombre de lui-même, n'en est pas moins digne d'être admiré comme un chef-d'œuvre, où toutes les élégances raffinées du style arabe ont été prodiguées. Il peut être comparé à la fameuse *Giralda*, de Séville. L'art sarrazin de la belle époque y brille de son éclat le plus original, le plus vif, le plus saisissant. Ce minaret, tel que nous le voyons aujourd'hui, a environ quarante mètres d'élévation ; mais il pouvait en avoir quarante-cinq dans l'origine. Le temps, qui est sans pitié, l'a découronné. Il est bâti en moëllons légers de pierre siliceuse, et mesure à sa base neuf mètres et demi de large sur dix mètres de profondeur. Trois de ses faces seulement sont restées debout. Celle qui est tournée vers le Midi, a été détruite, et avec elles ont été emportés les degrés intérieurs qui conduisaient à la plate-forme. Les indigènes, comme on sait, sont amis du merveilleux ; leur imagination ne se plie pas volontiers à l'explication simple et brutale d'un fait. La légende aime le surnaturel ; c'est sa vie à elle et sa poésie. Aussi, la tradition suivante, qui a cours à Tlemcen, où elle ne rencontre pas un seul incrédule, ne surprendra certainement personne. — Le soir, à la veillée, les vieillards à barbe blanche racontent à leurs petits enfants que, lorsque le *Sultan noir* voulut édifier le minaret d'El Mansoura, il fut faible et aveugle au point de céder aux suggestions de *Satan le Lapidé*. Car, comme il avait grande hâte d'achever son œuvre, il partagea le travail entre des ouvriers musulmans et des ouvriers chrétiens. Bonté divine ! la construction d'un saint édifice confiée aux bras des infidèles ! quelle monstrueuse impiété ! Certes, le châtement n'était pas loin. Il était donc écrit que la partie du monument élevée par

les mains des vrais croyants braverait les siècles, comme pour rendre un éclatant témoignage de leur foi, mais aussi que la partie construite par les ouvriers mécréants devait tomber d'elle-même, pour venger le sacrilège. Elle est tombée, en effet, ce qui était écrit est arrivé ; le doigt de Dieu est là ! — Voilà par quel miracle nous sommes privés aujourd'hui de la satisfaction d'admirer le monument d'El Mansoura dans son intégrité et sa beauté premières.

Le lecteur, qui n'a pas plus que nous la foi robuste et naïve des musulmans de Tlemcen, absoudra cependant la légende, parce qu'elle a un bon côté. Elle confirme, en effet, une donnée historique intéressante, à savoir que les sultans Merinides avaient à leur solde une légion étrangère, composée d'Européens, soldats, ouvriers et artistes. C'était un luxe royal. Les émirs de Tlemcen pratiquaient le même système. Ils recrutaient ainsi, principalement dans les provinces espagnoles, des hommes intelligents, actifs, aventureux, qu'ils savaient utiliser dans les travaux de la paix, non moins que dans ceux de la guerre.

Mais cette digression nous entraîne bien loin de Mansoura. Revenons à son minaret, et tenons-nous en à la prosaïque version d'Ibn-Khaldoun, qui dit positivement que ce monument eut le sort de tous les autres édifices publics de cette ville, après son évacuation définitive, c'est-à-dire qu'il fut compris dans l'arrêt de destruction prononcé par les princes âbdelouadites. Si même une chose doit nous étonner, c'est qu'il n'ait pas disparu tout entier, et qu'il en subsiste encore d'aussi beaux restes. C'est une merveille, en effet, que cette tour à demi ruinée, mais qui conserve encore, sur trois de ses faces, un cachet de prestigieuse splendeur ! Ses trois étages de fenêtres doubles, dont les entablements reposent sur des colonnes de marbre onyx ; ses panneaux sculptés et revêtus de mosaïques ; ses guirlandes d'arabesques aux formes originales, capricieuses, inattendues ; ses rosaces, ses moulures, et mille autres détails d'ornementation, dont les architectes arabes ont eu seuls le secret, forment un ensemble ravissant, qui confond l'imagination de l'artiste. Un crayon consommé peut reproduire ces délicatesses infinies, que la plume est impuissante à analyser (1).

(1) On doit à M. Moulin une vue photographiée des ruines de Mansoura, qui n'est pas sans mérite (Y, *l'Algérie photographiée*, 1857.) — Un amateur distingué, M. de Clérambault, receveur de l'enregistrement et des domaines à Tlemcen,

Par une dérogation, dont nous ne connaissons pas d'autre exemple, à la règle constamment suivie par les architectes musulmans dans l'orientation des minarets, celui d'El Mansoura s'élève au milieu de la façade Nord de la Mosquée, dans l'axe même du Meh'rab. Il est, en outre, percé d'une porte monumentale, qui servait de principale entrée, et par laquelle on pénétrait, en suivant un passage voûté, long de dix mètres, dans une galerie donnant sur la cour intérieure, si ce n'est dans la cour elle-même. Cette porte est une arcade à plein ceintre, mesurant deux mètres et demi d'ouverture. Elle est ornée à profusion d'arabesques émaillées de mosaïques, et couronnée par un balcon ou encorbellement richement refouillé, auquel des consoles finement évidées et des colonnettes de marbre servent d'élégants supports. Dans l'encadrement de cette porte, si curieuse à étudier, est sculptée une inscription en caractères andalous, qui, bien qu'ils soient d'une dimension de quinze à vingt centimètres, présentent une grande difficulté de lecture, tant ils se trouvent enchevêtrés dans un dédale de lignes droites et courbes, de rosaces, de losanges à travers lesquels l'œil se fatigue à en suivre la trace. Voici, cependant, cette inscription, telle que nous sommes parvenu à la déchiffrer avec le secours intelligent de notre dévoué khodja Si-Hammou ben Rostan, un des musulmans les plus instruits et les plus éclairés de Tlemcen :

الحمد لله رب العالمين والعاقبة للمتقين امير ببناء هذا الجامع
المبارك امير المسلمين المجاهد في سبيل رب العالمين
المقدس المرحوم ابو يعقوب يوسف بن عبد الحفي رحمه الله

TRADUCTION.

« Louanges à Dieu, maître de l'univers ! la vie à venir est à ceux qui le craignent. — Celui qui ordonna la construction de cette mosquée bénie fut l'Emir des musulmans, le combattant

a dessiné, avec un goût exquis et une remarquable sûreté de crayon, le minaret et les restes de la mosquée, pris sous leurs aspects les plus saisissants. La publication de l'album de M. de Clérambault, si riche en dessins originaux et variés, serait un véritable service rendu à l'art. Mais la modestie de l'auteur égale son talent.

dans la voie du Maître des mondes, le Saint défunt Abou-Yacoub-Youçof ben Abd el-H'ak. Que Dieu l'ait en sa miséricorde ! »

Cette inscription peut se passer de commentaires. Nous ferons remarquer seulement que, puisque le sultan Abou-Yak'oub y est qualifié de *défunt* (*El-Merh'oum*), elle ne dut être gravée sur le monument qu'à l'époque du second siège, et plus probablement après l'occupation de Tlemcen par la dynastie merinide.

Des fouilles ont été pratiquées à différentes reprises, depuis plusieurs années, dans l'enceinte de la mosquée. Elles ont eu pour résultat la découverte d'un assez grand nombre de fûts de colonnes, de socles et de chapiteaux en marbre onyx. Les fûts mesurent un mètre et demi de circonférence. Les chapiteaux se distinguent par l'originalité de leurs ornements. On ne saurait les classer dans aucun des ordres connus ; la dénomination d'*ordre sarrazin*, si elle pouvait être adoptée, serait propre, mieux que toute autre, à caractériser ce genre *composé*, qui s'éloigne de toutes les traditions reçues. Plusieurs de ces chapiteaux sont déposés au Musée de Tlemcen. Celui d'Alger en possède un bien conservé, que Tlemcen lui a donné, et l'on en voit un autre, qui a également la même origine, à l'Exposition permanente des produits de l'Algérie et des colonies, à Paris.

Après les belles ruines de la mosquée, celles qui méritent le plus d'attirer notre attention, se trouvent situées au point culminant de la vieille ville merinide, dans l'intérieur et à l'extrémité orientale du petit village français de Mansoura. Un vaste espace entouré de murs, une tour à demi écroulée, un bassin et d'autres vestiges signalent l'emplacement d'un édifice qui devait avoir une importance considérable. Nous recherchions par la pensée quel avait pu être ce monument, dont les débris gisent aujourd'hui dans la poussière, lorsqu'une précieuse découverte, faite il y a quelques années, vint nous mettre sur la voie.

Le propriétaire d'une habitation au village de Mansoura, M. Jalteau, maire de Tlemcen, ayant fait creuser des fondations dans un terrain voisin de ces ruines, découvrit, à environ deux mètres de profondeur au-dessous du sol, un chapiteau en marbre onyx, d'un travail exquis. Il en a fait don au musée de la commune.

Ce chapiteau, admirablement conservé, est un petit chef-

d'œuvre de gracieuse originalité, qui plaît autant par l'élégance de la coupe que par le fini des proportions. Une ornementation polychrôme, que l'on retrouve dans presque tous les monuments arabes de cette époque, en rehaussait la sculpture. Le temps ne l'a pas entièrement effacée. Il mesure 98 centimètres de circonférence à sa base; sa hauteur est de 45 centimètres. Dans le turban dessiné au-dessous du tailloir, est gravée une inscription en caractères andalous, que nous avons lue ainsi :

الحمد لله رب العالمين والعافية للمتقين أما ———— ربنا هذه
الدار السعيدة دار البتج عبد الله على أمير المسلمين ابن مولانا
أمير المسلمين أبي سعيد بن يعقوب بن عبد الحف بكملت
سنة خمس وأربعين وسبع مائة عرفنا الله خيرها —————

TRADUCTION.

« Louanges à Dieu, Maître de l'univers! La vie à venir est à ceux qui le craignent. — La construction de cette demeure fortunée, palais de la Victoire, a été ordonnée par le serviteur de Dieu Ali, Emir des Musulmans, fils de notre maître l'Emir des Musulmans Abou-Saïd, fils de Yak'oub, fils d'Abd el-H'ak. — Elle a été achevée en l'année sept cent quarante-cinq (745). — Dieu nous fasse connaître ce que cette année renferme de bien! »

La date de 745 de l'hégire correspond partie à 1344 et partie à 1345 de notre ère. Le conquérant de Tlemcen, Sultan Ali, que nous connaissons mieux sous son surnom d'Abou-l-H'acen, jouissait alors, dans le calme de la paix, de toute la plénitude de la puissance et de la gloire.

L'inscription que nous venons de rapporter indiquait aussi clairement l'origine du chapiteau; et l'endroit où ce chapiteau avait été découvert, à proximité des ruines, ne pouvait nous laisser aucun doute sur l'identité de celle-ci. Ces débris imposants marquaient certainement la place où avait dû s'élever le palais de l'Emir merinide. Fort de cette donnée, nous avons fait pratiquer, dans le courant de décembre 1858, des fouilles dans la partie du terrain où nous pouvions espérer retrouver le plus sûrement des vestiges de la demeure royale. Des tranchées pa-

rallèles ont été ouvertes sous la direction de l'inspecteur principal des bâtiments civils et conduites jusqu'à trois mètres de profondeur.

Ce travail n'a pas été sans résultat : des socles et des fûts de colonnes en marbre onyx, des carrelages émaillés et surtout une quantité considérable de débris de mosaïques ont été découverts.

Malheureusement, le crédit alloué pour cette opération était insuffisant et ne nous a pas permis de la pousser plus loin. Nous formons le vœu, dans l'intérêt de l'histoire et de l'art, que ces recherches puissent être continuées.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des vestiges les plus remarquables, qui rappellent la domination passagère des Merinides, dans l'enceinte même d'El-Mansoura. Mais il subsiste encore, en dehors de cette enceinte, de curieux et importants débris, souvenirs saisissants des deux sièges de Tlemcen.

Nous engageons l'explorateur, curieux de ce passé, à s'arrêter un instant devant la porte qui a conservé le nom de *Bab el-Khemis* (porte de l'Armée, suivant la tradition locale), qui est située à 500 mètres environ en avant et à l'Est d'El-Mansoura. C'est un petit monument de structure ogivale, bâti en briques rouges, dans un style pur et correct. Il a environ dix mètres de haut sur quatre mètres de profondeur; son ouverture est large de quatre mètres et demi.

Selon la conjecture la plus probable, cette porte s'ouvrait dans le mur de circonvallation que les Merinides, ainsi que nous l'avons constaté plus haut, avaient construit pour l'investissement de la place assiégée. Ce mur avait un développement considérable. En prenant *Bab el-Khemis* pour point de départ, on peut encore en suivre la trace sur tout le parcours de son périmètre, jonché de débris. Du côté du Sud, il allait se relier à mi-côte de la montagne, à un ouvrage crénelé dont les quatre murs sont encore à moitié debout, et qui est désigné par les Indigènes sous le nom de *Bordj el-Mouçolla*. Cette enceinte avancée de la ville merinide avait son pendant dans la fortification élevée par les assiégés à environ quatre cents mètres de leurs remparts. Il subsiste de beaux restes de ce travail, et il est aisé d'apprécier son importance. Le rayon compris entre ces deux murailles servait de champ-clos aux combattants. C'est dans cet espace circonscrit que guerriers merinides et guerriers abdelouadites escar-

mouchaient, chaque jour, avec une égale valeur et des chances diverses. Le *Bordj el-Menar* et le *Bordj ez-Zaouïa*, deux tours crénelées, placées comme en observation sur le plateau qui domine Tlemcen au Sud, remontent à la même époque et méritent également une mention. Ces deux fortins se rattachaient, sans aucun doute, à ce système de postes échelonnés sur les hauteurs dont parle Ibn-Khaldoun, et qui servaient à surveiller les abords de la place assiégée aussi bien qu'à épier les manœuvres de l'ennemi. La porte *Bab el-Guechchout*, qui vit l'entrée triomphale d'Abou-'l-Hacen et la fuite désespérée des vaincus, est encore debout; mais on n'en verra bientôt plus de traces, car elle paraît destinée à disparaître, par suite des nouveaux travaux de fortifications qu'exécute notre Génie militaire.

Nous recommanderons enfin, comme objets pouvant intéresser la curiosité, à plusieurs égards, ces énormes boulets de pierre, précieux échantillons des engins de destruction que l'art militaire employait au XIII^e siècle. Ces boulets, que l'on retrouve épars en grand nombre dans les rues et dans les maisons de Tlemcen, sont appelés par les Indigènes *h'adjer el-mendjelic*, par corruption d'*el-medjanik* (pierres de catapultes). Il y en a qui mesurent jusqu'à un mètre et demi et deux mètres de circonférence et qui pèsent 130 kilogrammes. Nous en avons recueilli plusieurs, qui sont aujourd'hui au Musée de Tlemcen.

Peut-être ce qui précède a suffi pour montrer à quel point El Mansourâ est riche de débris intéressants, riche en souvenirs précieux pour l'histoire d'une époque à jamais mémorable dans les annales algériennes. Nous ne connaissons pas, sur toute l'étendue du sol africain, de *ruines arabes* ou *berbères*, comme on voudra les appeler, qui aient cette importance. Mais le dernier mot n'est pas dit sur la cité Merinide du XIII^e siècle. Il reste à y faire bien des découvertes : un vaste champ demeure encore ouvert aux investigations de l'archéologue. Il convient que les fouilles soient continuées et poussées plus avant, là où elles ont été déjà commencées avec succès ; il ne convient pas moins d'en entreprendre de nouvelles, partout où des vestiges, faciles d'ailleurs à reconnaître, signalent l'ancienne existence d'édifices d'une certaine importance. Le minaret mérite d'être classé au nombre des monuments historiques, et réclame, à ce titre, des soins particuliers de conservation. La ville de Tlemcen, indépendamment de tant d'autres monuments curieux qu'elle renferme, possède donc un véritable trésor

à ses portes. C'est une bonne fortune qui lui est échue, un bonheur unique que ses administrateurs municipaux ne peuvent manquer d'apprécier. La commune de Tlemcen, nous n'en doutons pas, est disposée à faire tous les sacrifices compatibles avec l'état de ses ressources, pour enrichir et compléter sa collection de monuments arabes, destinée à devenir la première de l'Algérie. N'est-il pas permis d'espérer que le gouvernement, qui attache un si grand prix aux recherches de nature à profiter à l'art et à la science, viendrait, au besoin, en aide à la municipalité ? S. A. I. le prince Napoléon écrivait naguère : « Je m'intéresse particulièrement aux études qui ont pour objet de reconstituer l'histoire du passé de notre colonie, et je désire que mon administration contribue à leur progrès. » (1).

De tels encouragements ont une portée inappréciable. Les études archéologiques comptent aujourd'hui de nombreux adeptes en Algérie, où elles tendent, chaque jour, à se vulgariser davantage. Les amis de cette science ont foi dans les paroles du prince et sont complètement rassurés sur le sort des ruines historiques d'El Mansoura.

CH. BROSSELDARD.

(La suite au prochain numéro.)



(1) Circulaire de S. A. I., en date du 31 décembre 1858, relative aux recherches archéologiques à exécuter en Algérie. — Bulletin officiel du ministère de l'Algérie et des colonies, n° 12, pag 259.